

Le Chat Murr 85

Kater Murr « ...un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées » (E.T.A. Hoffmann)

LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE

Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims <http://lechatmurr.eklablog.com/>
JUILLET-AOÛT 2023 ISSN 2431-1979

Autour d'André Gide



Charles-Louis Philippe
Frontispice de Charles Guérin, Émile
Guillaumin, *Charles-Louis Philippe,
mon ami*, Grasset, 1942.

Charles-Louis Philippe Un écrivain oublié

J'aime les chemins qui mènent à d'improbables lectures. Collégien, je musardais ainsi un jeudi après-midi de l'année 195...8 ou 9 d'une étagère à l'autre de la bibliothèque paternelle en quête d'une lecture nouvelle. Je choisis un livre à la couverture automnale. Une feuille morte sur un fond d'arbres dépouillés s'en détachait laissant apparaître un titre qui m'en rappelait un autre : *Le Père Perdrix*. J'avais déjà lu *Le Père Goriot*, et je ne pouvais pas ne pas faire le rapprochement. Sans plus attendre, tel un lion affamé, je me jetai sur ma proie. Ce fut ma première rencontre avec Charles-Louis Philippe (1874-1909). Il y en eut une seconde, quelques mois plus tard, avec *Bubu de Montparnasse*, et puis j'oubliai Charles-Louis Philippe jusqu'à ce jour, il n'y a pas si longtemps, où quelques mots d'André Gide m'ont invité à le (re)lire : « L'écriture de Philippe ne rappelle aucune autre – et non seulement son écriture, mais la composition de ses livres, mais la tonalité de son émotion, mais la forme naturelle de sa pensée.¹ »

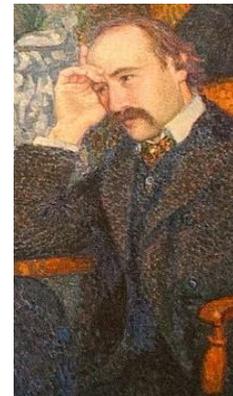
LIRE PAGE 2

L'œil d'André Gide

Édouard Vuillard Pierre Bonnard
Maurice Denis

LIRE PAGES 2-4

André Gide par Theo Van Rysselberghe (1862-1926)
La lecture par Emile Verhaeren (détail)
Musée des beaux-arts de Gand



Charles-Louis Philippe, un écrivain oublié

Il m'a tout d'abord fallu rassembler l'œuvre en dehors du *Père Perdrix* que j'avais conservé dans ma bibliothèque. Un ami libraire m'a depuis déniché un *Bubu de Montparnasse* édité en 1947 que j'ai ouvert avec l'inavouable plaisir d'en découper les pages. Grâce à cette défloration à laquelle le lecteur d'aujourd'hui est peu habitué je retrouvai un personnage dont je n'avais pas oublié les « qualités » :

Je suis Maurice qu'on appelle aussi Bubu-de-Montparnasse. Maurice est un homme qui prend les femmes dans sa main et les façonne. Il prend Berthe la fleuriste, il la choisit belle et vierge, puis il en fait son plaisir, puis il en fait son métier. Il regarde autour de lui, comprend les choses d'un seul regard, et pour les bicyclettes, et pour les étalages, ses doigts sont rapides comme un coup d'œil. Il connaît la science plus compliquée des serrures, qui se compose d'un coup de doigté avec un coup de muscle et qui nous livre les hommes comme des enfants et les coffres-forts comme des jouets. Il connaît les pas silencieux qu'on appelle des pas de loup et sait regarder l'ombre avec des yeux de braise.²

Oui, je sais, le bonhomme n'est pas franchement recommandable. Charles-Louis Philippe, lui, avait une autre opinion. Dans une lettre à l'écrivain André Ruyters (1876-1952), citée par Émile Guillaumin (1873-1951) dans son livre *Charles-Louis Philippe, mon ami*, il écrit : « Pour *Bubu*, tu n'as donc pas senti que toute ma sympathie allant à Bubu, que je lui donnais la victoire parce qu'il était le personnage actif et fort.³ » Berthe ne pensait pas autrement, et pourtant il la battait !

La pauvre Berthe, avec son caractère doux, acceptait ces corrections en pleurant. Elle regrettait d'avoir quitté son père. Un peu plus tard elle vit que tous les amis de Maurice battaient aussi leurs femmes et comprit qu'il y avait en ce monde une loi dirigeante qui était la loi du plus fort. Elle sentit ce que contient l'expression « mon homme ». Un « homme » est un gouvernement qui nous bat pour nous montrer qu'il est le maître, mais qui saurait nous défendre au moment du danger.⁴

Fille publique, elle en connut des gars comme Blondin-le-Cycliste, l'Aztèque du Grand-Montrouge, La Quille, Kiki, ou encore comme le Grand Jules... Il y avait aussi des jours où elle allait chez un certain Pierre. Ce n'était plus la même chose, mais je me tais. Et si vous lisiez *Bubu de Montparnasse* !

Si vous ne deviez lire qu'un seul livre de Charles-Louis Philippe, choisissez *La mère et l'enfant*. Il y raconte sa vie de fils au moment où sa vie d'homme commence : « Eh bien, maman, chacun de ces mots est pour toi.⁵ »

📖 1. André Gide, *Charles-Louis Philippe*, conférence prononcée le 5 novembre 1910, *Œuvres complètes*, tome VI, NRF, 1934, p.151. 2. Charles-Louis Philippe, *Bubu de Montparnasse*, Bibliothèque-Charpentier/Eugène Fasquelle Éditeur, 1947, p. 98-99. 3. Émile Guillaumin, *Charles-Louis Philippe, mon ami*, Grasset, 1942, p. 92. 4. Charles-Louis Philippe, *op. cit.*, p. 56. 5. Charles-Louis Philippe, *La mère et l'enfant*, 3^e édition, NRF, 1911, p. 142.

L'œil d'André Gide

Qu'André Gide se soit interrogé sur les limites de l'art¹ ne fait pas de lui un critique d'art, mais il n'en a pas moins exprimé occasionnellement son opinion notamment dans son *Journal* où l'on peut lire que « l'œuvre d'art est toujours le résultat d'une persévérance inquiète ». Il écrit cela un jour de 1916 après avoir abandonné une étude au piano estimant « inutile, fâcheux même, de s'obstiner trop longtemps de suite sur un même passage. Mieux vaut y revenir et souvent ; c'est à cela que se reconnaît la vraie patience.² »

« Je voudrais étudier Chardin en exégète et non pas en critique », confie André Gide en 1893 en se donnant le but de travailler l'histoire de la peinture plus sérieusement qu'il ne l'a fait jusqu'alors en s'appuyant sur le principe qu'« il ne faut pas que l'admiration soit paresseuse.³ » Jolie formule ! Je crois important de citer un passage de son *Journal* écrit quelques mois plus tard :

Au Louvre... et cherchant, sur chacune des toiles, ce peu de vie qui reste encore, après que le pinceau les a quittées. Et ce qui m'a touché ce jour-là, ce n'est ni Rembrandt, ni Vinci, mais Titien : l'*Homme au gant* – devant qui j'ai pleuré. Il semble décidément que ce soit l'intensité de vie qui s'y trouve, qui fasse la valeur d'une chose. Que cette vie, d'ailleurs, soit celle de l'artiste, ou celle du sujet représenté.⁴

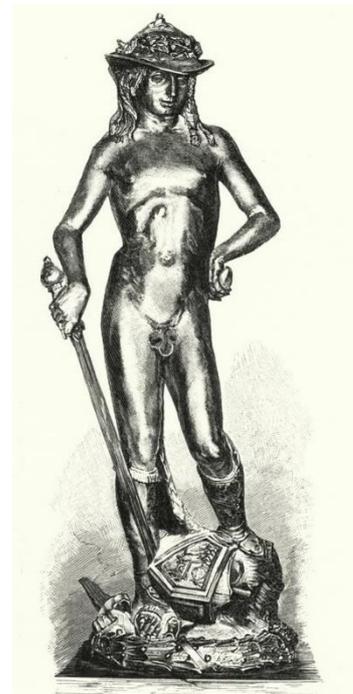
En voyage en Italie à la fin de l'année 1895, André Gide n'a d'yeux à Florence en dehors des bords de l'Arno au soleil couchant – « eau qui se perd dans des sables d'or » – que pour le *David* de Donatello :

Merveilleux *David* de Donatello ! Petit corps de bronze ! nudité ornée ; grâce orientale ; ombre du chapeau sur les yeux, où la naissance du regard se perd et s'immatérialise. Sourire des lèvres ; douceur des joues.

Son petit corps délicat, de grâce un peu frêle et guindée ; – dureté du bronze ; – cuirasses ouvragées des jambes, qui n'emprisonnent que le mollet et d'où la cuisse après sembla sortir attendrie.

Étrangeté même de cet accoutrement impudique, et la nervosité tendue des petits bras qui tiennent ou la pierre ou le sabre. J'aimerais à mon gré l'évoquer devant moi. Longtemps j'ai regardé – tâchant d'apprendre, de retenir en moi ces lignes délicieuses, ce pli du ventre immédiatement sous les côtes et que creuse la respiration, et jusqu'à cette sécheresse du muscle qui joint le haut du sein à l'épaule droite – et ce pli un peu cassé du haut de la cuisse – et cette extraordinaire planitude des reins sitôt au-dessus du sacrum...⁵

David de Donatello
Palazzo del Bargello (Florence)
Gravure allemande ancienne



On a de l'auteur de l'*Immoraliste* une page de 1904, *Promenade au Salon d'Automne*, qu'il présente comme une promenade de salle en salle, causant tout en marchant. Je note tout d'abord cette réflexion qui lui est venue en posant son regard sur des œuvres d'Auguste Rodin et d'Aristide Maillol :

L'œuvre d'art n'est pas toujours le résultat d'une émotion qui s'extériorise. Ou, du moins, cette émotion peut naître, non plus de l'artiste lui-même, spontanément ou causée par le choc de la vie ; la matière même de l'œuvre d'art, cette matière à l'état brut, – couleurs, sonorités, mots et rythmes, pierre ou argile à modeler, – peut suffire à plonger l'artiste dans le délire créateur.⁶

« Si ce n'était pas pour M. Vuillard, je ne quitterais pas M. Maillol⁷ », note-t-il. C'est que, à ses yeux, dans le domaine de la peinture, l'anarchie règne ! « Il faut, devant chaque artiste nouveau, se faire une nouvelle esthétique.⁸ » André Gide est sous le charme de panneaux exposés par Édouard Vuillard :

Je ne sais pas ce qu'il faut aimer le plus ici. C'est peut-être M. Vuillard lui-même. Il se raconte intimement. Je connais peu d'œuvres où la conversation avec l'auteur soit plus directe. Cela vient, je crois, de ce que son pinceau ne s'affranchit jamais de l'émotion qui le guide, et que le monde extérieur,

pour lui, reste toujours prétexte et disponible moyen d'expression. Cela vient surtout de ce qu'il parle à voix presque basse, comme il sied pour la confiance, et qu'on se penche pour l'écouter.⁹

Pierre Bonnard a lui aussi retenu l'attention de notre visiteur, et il aimerait bien que l'on partage son enthousiasme :

Comment faire comprendre à ceux qui n'y sont pas sensibles l'intérêt des toiles de M. Bonnard ? Plus d'esprit, d'espièglerie même, que de raison, fait de la composition de chacune quelque chose de bizarrement neuf et d'excitant. L'examen, l'analyse n'épuisent pas cette sorte d'esthétique amusement qu'on y goûte, car il naît de la couleur même, du dessin, et non de quelque explicable ingéniosité. Qu'il peigne un omnibus, un chien, un chat, une escabelle, sa touche même est, s'il veut, espiègle, tout indépendamment du sujet.¹⁰

La brièveté des appréciations artistiques d'André Gide nous laisse parfois sur notre faim. Ainsi résume-t-il une visite au Louvre et au Luxembourg en 1929 en deux mots : « Excellents Utrillo.¹¹ » Il y a un peintre avec lequel André Gide se lia d'amitié plus intimement. Il s'agit de Maurice Denis qui a illustré le *Voyage d'Urien* (1893). Ils s'étaient rencontrés quelques mois plus tôt. Ils se revirent, et en 1904, André Gide préfaça le catalogue d'une exposition d'œuvres de l'artiste en soulignant que « son harmonieuse raison guide et tempère une sensualité très pure et souriante¹² ».

André Gide – Maurice Denis
Le Voyage d'Urien



André Gide se fait l'écho dans *Si le grain ne meurt* d'une proposition de portrait au cours de l'hiver 1888-1889 par son cousin Albert Démarest (1848-1906) qui à cette époque personnifiait à ses yeux « l'art, le courage, la liberté ». Voici ce qu'il pensait de son art : « De sensibilité vive, mais de pinceau lourd et maladroit, tout ce qu'il peignait restait déplorablement en deçà de lui-même ; il avait conscience de son impuissance, mais à chaque nouveau tableau, l'espoir d'en triompher par excès d'émotion l'exaltait.¹³ » Le jeune Gide fit dans ces années-là une rencontre à laquelle il ne s'attendait pas, et cela mérite que je le rapporte avant de conclure. Au cours d'un séjour en Bretagne, il tomba un jour sur un groupe de peintres qui lui étaient inconnus : « Je retrouvai l'un d'eux, plus tard, chez Mallarmé : c'était Gauguin.¹⁴ »

📖 Je me réfère ici à l'édition des *Œuvres complètes* d'André Gide établie par L. Martin-Chauffier, NRF, 1933-1939. 1. *Les limites de l'art*, conférence (1901), tome III, NRF, p. 399-409. 2. *Journal*, tome VIII, p.221. 3. *Journal*, tome I, p.502. 4. *Ibid.*, p. 509. 5. *Feuilles de route*, tome II, p. 12-13. 6. *Promenade au Salon d'Automne*, tome IV, p. 426. 7. *Ibid.*, p. 428. 8. *Ibid.*, p. 428. 9. *Ibid.*, p. 428. 10. *Ibid.*, p. 429-430. 11. Tome XV, p. 181. 12. Tome IV, p. 420. Sur la collaboration André Gide-Maurice Denis, voir Jean-Paul Bouillon, *Maurice Denis*, Albert Skira, 1993, p. 48-52. Leur correspondance (1892-1945) a été publiée par Pierre Masson et Carina Schäfer avec la collaboration de Claire Denis (Gallimard, 2006). 13. *Si le grain ne meurt*, tome X, p. 280. 14. *Ibid.*, p. 299.

Il m'importe avant tout de pouvoir penser librement.

André Gide, *Si le grain ne meurt*